

Génération : stérile?

Génération 69. Les trentenaires ne vous disent pas merci, de Laurent Guimier et Nicolas Charbonneau. Éditions Michalon, 173 p.

Maité Snauwaert

Number 214, May–June 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Snauwaert, M. (2007). Génération : stérile? / *Génération 69. Les trentenaires ne vous disent pas merci*, de Laurent Guimier et Nicolas Charbonneau. Éditions Michalon, 173 p. *Spirale*, (214), 17–19.

Génération : stérile ?

GÉNÉRATION 69. LES TRENTENAIRES NE VOUS DISENT PAS MERCI

de Laurent Guimier et Nicolas Charbonneau

Éditions Michalon, 173 p.

par MAÏTÉ SNAUWAERT

Que vaudrait un livre qui ne serait que le symptôme d'une certaine époque, comme tel destiné à passer avec elle ? Peut-être pas grand-chose, au-delà de son mérite sociologique. Mais il y a plus : ici les auteurs parviennent à nous faire saisir — en parvenant, saisie étonnante, à dresser le portrait de leur propre génération, à prendre avec recul sinon distance (ils en sont) ce qui leur est contemporain — comment s'assemble une génération, et, par là même, ce qui fait une génération : cet assemblage qui est autre chose qu'une simple mise ensemble, qui est plutôt un rassemblement — d'intérêts, d'idées, de positions, de refus et d'éléments de culture, à la fois formateurs d'une jeunesse commune, et contribuant à former un âge adulte commun. Ce qui fait que ce n'est peut-être pas toujours *après* qu'on peut parler de telle ou telle génération, mais bel et bien pendant qu'elle se fait — qu'elle se vit. Car elle peut être revendiquée par ses acteurs, elle l'est le plus souvent : c'est son principe « générateur ». Ils nous font voir que pour qu'on puisse parler de génération, il faut que ça « prenne », que quelque chose se passe, passe, qui transforme suffisamment le présent, le donné, l'existant, pour qu'on puisse parler d'une époque. La génération est aux êtres humains ce que l'époque est à l'histoire : un moment identifiable ; l'historicité d'un certain rapport au temps. Donc à l'Histoire, à la mémoire, au devenir, à la transmission. Et si « *le progrès de la société en général repose sur le conflit entre les générations* », comme le faisait remarquer Freud en 1909 dans son article intitulé « Le roman familial des névrosés », il s'agit d'une opposition pérenne, appelée par nature à se rejouer à chaque génération, à chaque époque, et aussi, remarquons-le, d'une opposition *bénéfique* (« *le progrès de la société* »), voire vitale, nécessaire pour continuer l'espèce, ou l'Histoire, ou les deux. Tandis que l'historicité, elle, de ce rapport à la génération, se déplace, évolue, se transforme au fil du temps et en fonction des conditions politiques et sociales particulières à chaque époque.

69, année désertique

C'est ce que tentent de montrer les deux auteurs : l'historicité de la génération de 68 en France serait telle — tellement spéciale, tellement particulière — qu'elle serait devenue indépassable aux yeux de ses propres acteurs et rendrait dès lors plus difficile que d'ordinaire, pour une génération suivante, d'apparaître, ou plutôt de briller, parce qu'elle ne serait pas valorisée par ses prédécesseurs. À cela j'ai envie de répondre avec Freud : s'il s'agit d'une opposition principielle, systématique, n'est-ce pas que ce conflit est nécessaire pour que les suivants prennent la place des précédents et cela ne doit-il pas nécessairement en passer par la force ? Par un rapport de forces qui n'est pas exempt de tensions, puisqu'il est bien sûr difficile de céder sa place... surtout, disons-le, quand on est dans la force de l'âge, ce qui est bien plus le cas, et sans doute, pour la première génération dans l'histoire de l'Occident, des soixanténaires d'aujourd'hui, que de leurs propres prédécesseurs. Au-delà de la spécificité de la génération « révolutionnaire » de Mai 68, un facteur démographique et de nombreux facteurs culturels et sociétaux seraient ainsi à prendre en compte, qui ne sont pas le fait d'une action collective ou d'une revendication politique.

Revenons un instant sur cette génération « révolutionnaire » qui serait au cœur du conflit. Elle serait exemplaire dans son refus des pères, des institutions, des cadres de la république tels qu'ils existaient jusqu'alors. Soit. Je ne vais pas entrer ici dans le débat, pourtant suggéré par le livre, qu'il faudrait s'en remettre, en revenant, passer à l'examen de conscience pour se demander ce qu'on a sauvé des idéaux d'un printemps de jeunesse dans l'embourgeoisement de la maturité et le confort des positions de pouvoir. Je préfère indiquer que cette génération 68 est exemplaire dans sa non-obligation d'aller à la guerre ; dans son accession aux études ; dans sa multitude démographique ; dans sa longévité, son excellente santé, son accès à plus de soins et de meilleure qualité. Ce que stigmatisent mes deux auteurs, c'est que la force exemplaire du phénomène 68 réside dans le fait que tout d'un coup, dans une société patriarcale comme la France, dominée par la hiérarchie et l'ancienneté, on laissait la place aux jeunes — ils la prenaient, plutôt —, ils s'imposaient dans le débat démocratique, étudiants aux côtés des ouvriers, et prenaient le pouvoir. Pouvoir qu'ils ont encore, et qu'en font-ils ? demandent Guimier et Charbonneau, puisqu'on mange des OGM, qu'on déverse des tonnes de pétrole dans l'océan, qu'on détruit la couche d'ozone. Tandis qu'aujourd'hui, ces mêmes gens ne seraient pas prêts à considérer la jeunesse, à lui donner la parole, à la représenter dans la sphère politique et à lui faire confiance. Alors comment savoir si ce sont de jeunes cons qui ont vieilli (comme disait Brassens je crois), ou si de chouettes jeunes ont été gagnés par la courte vue de la société des loisirs et du libéralisme économique.

C'est là, il me semble, qu'on a envie d'objecter que ce ne sont peut-être pas les mêmes et qu'on aperçoit la limite de « *l'effet-génération* » : tous les gens nés à la même époque n'ont pas « fait » Mai 68, ce sont les étudiants parisiens de gauche et je pense à peu près exclusivement des universités (non des grandes écoles qui forment en France « l'élite » politique et les dirigeants des grandes entreprises) qui ont manifesté dans les rues aux côtés des ouvriers et qui ont fondé des comités d'action politique. Le portrait-procès que les auteurs adressent à la génération de leurs parents, s'il vaut pour toute une société, n'est donc pas exclusivement réductible aux effets d'un certain printemps. Néanmoins, il est certain que cette « poignée » de gens a produit des effets dont l'impact a été ressenti par toute la société. C'est ce fameux cas « d'agglomération » dont je parlais plus haut, qui parvient à dessiner l'identité d'une époque et ce qu'elle a légué. Pour autant, n'y a-t-il que des « révolutions » en marche dans les rues qui sont susceptibles de passer à l'Histoire ? Une génération, ou une époque, n'est-elle pas faite également de tout un enchaînement

d'événements discrets mais qui, à force, vont laisser une marque et faire que la société ne sera « plus comme avant » ?

Les auteurs font d'ailleurs très justement remarquer que le credo de « *avant c'était mieux* » est simplement un équivalent de « *quand j'étais jeune c'était mieux* », un regret inconscient des belles années perdues. Ce qui n'a rien de spécifique et continuera de se dire dans toutes les bouches des gens vieillissants. À moins, objectent les journalistes, qu'on ait suffisamment envie de passer le relais, de tendre le flambeau aux jeunes générations. C'est là, surtout, qu'ils l'ont mauvaise, mes deux trentenaires, et je ne peux que leur donner raison, à cause de quelque chose qui me chiffonne depuis plusieurs années mais qui est sans doute très français : ce qu'on a appelé le « *racisme anti-jeunes* » et qui consiste dans l'oubli total que *la valeur n'attend point le nombre des années*.

Les « jeunes » et les « vieux »

« Avant », justement, dans un monde idyllique qui n'a jamais existé en vrai mais qui existe dans les discours transmis de nos parents, on disait les jeunes et les vieux. Les premiers c'était la génération montante, les seconds, les aînés. Entre les deux il y avait ceux qui parlaient et qui ne se désignaient jamais eux-mêmes, ou bien encore il n'y avait per-

sonne : on était vieux vite (dès qu'on n'était plus jeune), et on mourait tout de suite après. Ça faisait moins désordre et il y avait plus de place pour respirer, j'imagine. En fait, je pense que c'est ça : il n'y avait personne tandis que maintenant il y a une génération entière, et nombreuse, et massive (née au lendemain de la Seconde Guerre mondiale), qui ne se désigne jamais et qui ne parle jamais d'elle-même : elle est simplement là, et elle occupe le terrain. Du coup, les deux autres appellations d'avant, qui occupaient un cours joyeux dans l'existence alternée des âges et leurs conversations (ou du moins leurs désignations mutuelles, réciproques, qui donnaient peu de voix aux « jeunes » mais leur permettaient tout de même de savoir qui ils étaient : le vieux parle peut-être plus fort mais on sait qu'il n'en a plus pour longtemps, alors on peut toujours le laisser dire en ricanant dans son coin), les appellations d'« avant » donc n'ont plus cours, ou plutôt c'est leur cours qui a changé : aujourd'hui elles sont deux insultes, on ne prononce plus « vieux » parce que c'est politiquement incorrect pour une société — je devrais dire une génération, il faut maintenant être précis si on veut s'y retrouver — dominante qui prône le jeunisme et a peur de la mort, ou plus encore de son propre remplacement ; par contre, on dit « jeunes » à tout bout de champ pour qualifier plus encore que pour désigner une génération émergente, et si jeune, et si peu considérée, quoique sa tranche s'étende parfois jusqu'à 30-35 ans, mais qu'on estime de toute façon inexpérimentée, inculte, inimpliquée, pour ne pas dire inapte à prendre les rênes — aujourd'hui ou demain, aussi bien tôt que tard — de « *notre* » société. Le jeunisme finalement s'étend partout : stupide dans les deux cas ; stérile dans les deux cas, soit la jeunesse est synonyme de puérité et de retardement, soit elle signifie un surplace inattentif à transmettre et à tendre la main aux générations suivantes, parce que sinon, on va voir que ce sont eux les jeunes et que l'on prend soi-même un coup de vieux.

Mario Duchesneau, détail de **Fuite inoffensive**
Festival de théâtre de rue de Shawinigan, 2004
Vêtements usagés (400 m x 30 m x 30 m)
Photographe : Mario Duchesneau



Alors qu'est-ce que c'est qu'une génération — d'abord l'action d'engendrer ; seulement ensuite, *par métonymie*, « l'ensemble de ceux qui descendent d'une même origine » —, et est-ce que ça a du sens de faire un problème de quelque chose qui revient tous les vingt ou trente ans ? Ou est-ce qu'on est en train de réinventer des vieilles lunes, de parler de « *ce leurre, le présent* », comme disait Marguerite Duras : ce qu'on n'a pas la possibilité de voir, l'invisible dans lequel tout se tient et rien ne se soutient. C'est pourquoi j'en appelais en titre à la notion de « *génération stérile* » pour tenter de penser ce paradoxe d'un présent réflexif, « *impossible et qui, pourtant, se fait* » (Duras encore), car précisément, autant produit que productrice, une génération ne peut pas être « *X* », « *bof* », anonyme, impersonnelle, sans couleur identifiée ; elle ne peut être que bizarre, curieuse, étrange, incompréhensible (pour ses aînés), comme tout ce qui est nouveau, comme tout ce qui n'a pas encore pu être et qui pourtant est déjà.

C'est pourquoi j'en appelais en titre à la notion de « génération stérile » pour tenter de penser ce paradoxe d'un présent réflexif, « impossible et qui, pourtant, se fait » (Duras encore), car précisément, autant produit que productrice, une génération ne peut pas être « X », « bof », anonyme, impersonnelle, sans couleur identifiée ; elle ne peut être que bizarre, curieuse, étrange, incompréhensible (pour ses aînés), comme tout ce qui est nouveau, comme tout ce qui n'a pas encore pu être et qui pourtant est déjà.

Je crois, à lire mes deux auteurs et à regarder le monde autour de moi, qu'un changement de paradigme est en train de s'effectuer entre une génération nostalgique, qui par définition regrette sa jeunesse et essaie de la faire perdurer, au mépris de son évident vieillissement (ce qui est assez malheureux), et une génération qui tend davantage à penser son présent, dans le but salutaire de préparer l'avenir. La lutte pour l'environnement, le commerce équitable, la démocratisation et la généralisation technologique des moyens de communication, seraient ainsi parmi d'autres moyens l'apanage d'une nouvelle pensée du politique, plus activiste que politicienne, qui sédimente en profondeur la nouvelle « *génération* » des trentenaires d'aujourd'hui, génération de la mondialisation et du global qui serait, montrent en finale les deux auteurs, une *génération alternative* : dont les qualités sont l'envers des défauts de ses parents, qui tire avantage et parti, parce qu'elle n'a pas d'autre choix, de ce qui fonctionne mal pour tirer ses propres leçons et construire ses propositions ; qui se retire du pouvoir qui ne lui laisse pas de place pour générer par la bande des solutions inventives qui demandent peu de moyens. Quoique des moyens, elle en a justement, et là je parle moins des trentenaires que des adolescents, des gens qui ont quinze ans, vingt ans aujourd'hui avec Internet haut débit à la maison, qui sont connectés en permanence avec des informations brutes que les médias traditionnels vont mettre des heures à distribuer après en avoir passé plusieurs à les filtrer ; des « *jeunes* », donc, qui ont un téléphone cellulaire avec caméra intégrée branchée en permanence sur le monde, qui les intéresse plus si ça se trouve, c'est vrai, que d'aller jouer avec le fils du voisin.

Monde qui, contrairement à ce qu'on a pu dire, est hyper-cultivé et hyper-éduqué, non au sens d'une érudition mais au sens d'une accessibilité plus grande — sans commune mesure avec les générations précédentes — au savoir, à l'information et aux moyens pour les diffuser. L'information, nouveau mode de savoir, sinon nouveau savoir, au sens où on l'entendait jusqu'à hier, présente l'ambivalence d'être à la fois le contenu et le contenant, d'où la confusion dans laquelle elle est tenue, qui fait penser que les générations jeunes actuellement ne maîtrisent que les canaux de diffusion sans les contenus que ceux-ci pourraient véhiculer. Il en va tout autrement, tant il est vrai que toute nouvelle technologie entraîne inévitablement de nouveaux savoirs, mais aussi de nouvelles manières d'appréhender le monde, et notamment de concevoir le présent. En particulier, ces jeunes acteurs des savoirs en émergence sont très souvent, et bien plus que par le passé, de véritables auteurs ou coauteurs des contenus qu'ils s'échangent. Transmission, partage, collaboration intellectuelle, et dans une large part création, doivent être repensés selon ces nouveaux paramètres qui tendent à faire éclater les distributions institutionnelles et le découpage des champs culturels tels qu'on les a connus jusqu'au *xx^e* siècle inclus. C'est à ce genre de considération, aussi, que m'a ouverte cette lecture : que toute génération est un champ de forces en marche, avec des savoirs et par conséquent un pouvoir qui lui sont propres, et qui sont à considérer.

Bref : le contraire de l'individualisme et du libéralisme qui lui ont si souvent été attribués, alors qu'ils sont les fruits de la génération précédente. En un cliché, le contrepoint du jeu d'ordinateur en réseau qui se joue chacun chez soi tout seul et qui a été tant décrié dans ses premières années, ce serait justement le réseau : pendant qu'on ne joue pas comme nos parents dans les champs à faire des tresses aux vaches, on serait connecté avec les trois quarts de la planète et soucieux du sort d'un agriculteur sud-américain. Le bouleversement est réel, et on n'est peut-être pas encore capable de le penser.

Les « *conflits intergénérationnels* » ne sont pas nouveaux, et ils ne sont pas non plus en voie de disparaître. Leur actualité est continue et régulièrement renouvelée. Ils méritent donc d'être interrogés et l'honnêteté intellectuelle ici impose de situer sa propre position, puisqu'on appartient forcément à l'une de ces productions productrices qui se transforment plus souvent qu'on ne pense en vraie force agissante.

C'est pourquoi, comme les auteurs de *Génération 69* avant moi, qui assument de bout en bout leur subjectivité, je termine en me présentant, sans surprise, comme « *trentenaire, évidemment* ». ●